

Le Libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10°)

Chèque postal : Soustelle 516-67 Paris

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 16 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Avant de s'expliquer aux Assises Germaine Berton satisfait aux curiosités du Juge

Notre camarade a subi vendredi — en présence de Torrès, son dévoué défenseur — un long interrogatoire du Juge d'instruction. Comme elle n'a rien à cacher de son geste, dont elle prend hautement la responsabilité, elle a répondu franchement et sans nulle crainte.

La plupart des journaux ont déjà donné de longues tranches de cet interrogatoire. Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de remettre sous leurs yeux ce qu'ils ont déjà lu ; nous ne pouvions à ce journal passer sous silence les courageuses et humaines déclarations de la fière jeune fille.

Elle veut d'abord abattre Daudet Ses raisons

LE CURIEUX. — Pour quel motif avez-vous porté votre choix sur M. Léon Daudet ?

GERMAINE. — Parmi les ennemis du prolétariat j'ai toujours plus particulièrement haï les royalistes et leurs agents provocateurs ; c'est avec une colère mal contenue que je me rappelle l'attitude abjecte de MM. Maurras et Daudet à l'égard des organisations ouvrières. Les articles et la campagne de presse de l'*Action Française* en 1920, où les camelots du roi se firent briseurs de grève ; les appels incessants à la force ; les calomnies honteuses contre certains anarchistes et communistes ; les menaces de répression et de fascisme. Vers la fin de 1922 j'étais à bout, j'aurais été un être lâche si je n'avais pas eu le courage de clamer, à ma façon, ma rancœur et mon dégoût.

A cette époque, en effet, pendant que Poincaré s'occupait de l'invasion de la Ruhr, les royalistes préparaient activement leur guerre sociale, en masquant leur rançune et leurs appétits malsains sous un chovinisme hypocrite et de mauvais aloi. Les faits sont probants. C'est l'*Action Française*, ayant à sa tête Daudet et sur son instigation, qui protège l'agression contre l'Allemagne ; c'est l'*Action Française* qui exige l'arrestation des syndicalistes et des communistes français avec lesquels elle avait de vieilles animosités à régler ; c'est l'*Action Française* qui déclama la levée de l'immunité parlementaire du député Cachin ; c'est elle enfin, qui n'a jamais cessé dans ses colonnes de renouer les haïnes dans le but de créer une politique de fascisme. — Daudet était le principal instigateur de tout cela. Je me rappelle sa vie entière occupée à combattre les organisations ouvrières. C'est alors que je résolus de l'abattre.

Son « athéisme » le sauva

LE CURIEUX. — Voulez-vous nous raconter ce qui s'est passé pendant la messe de Saint-Germain-l'Auxerrois ?

GERMAINE. — Je savais que les Ligues d'*Action Française*, conformément à un avis paru dans leur journal, convoquaient leurs adeptes, le lundi 22 janvier, à venir assister à la messe anniversaire de la mort de Louis XVI en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois (ancienne Chapelle des Rois de France).

J'y allais pensant à trouver Daudet ; le lieu paraissait choisi à souhait, et les mêmes cloches, qui sous Charles IX sonnèrent la saint Barthélémy auraient sonné en ce jour le glas d'un grand criminel, car mon intention était de l'abattre dans la nef.

Après la cérémonie, je sortais de l'église lorsque j'entendis crier. On acclamait Charles Maurras qui s'éloignait rapidement vers les quais. Je le suivis quelques instants, mais j'abandonnai bien vite cette poursuite avant d'observer qu'il était escorté par de jeunes camelots du roi et craignant de le mal viser et de blesser peut-être une autre personne.

Elle tua Plateau Ses motifs

LE CURIEUX. — Pourriez-vous préciser l'entrefeuille que vous avez eu avec M. Plateau ?

GERMAINE. — Je retournai rue de Rome dans le but, en insistant, d'obtenir de voir Daudet. On me conduisit vers 2 heures, devant Plateau dans son cabinet. Après avoir causé un peu, incidemment Plateau me laissa entendre que Daudet se méfiait et qu'il serait difficile, sinon dangereux, de vouloir l'aborder ; depuis les derniers événements disait-il, Daudet se tient constamment sur ses gardes et, d'ailleurs, craignant un attentat éventuel qui nous priverait d'un homme précieux pour notre cause, nous avons établi une surveillance serrée autour de lui.

Puis Plateau compulsa et annota des dossiers. Il insista à différentes reprises pour que je me mette en rapport avec l'A. R. A. C. Il me parlait de ce groupement avec une amabilité visible et me déclara même qu'il considérait ses membres comme de farouches adversaires et qu'il aurait plaisir à en voir descendre quelques-uns.

Pendant cette conversation je me rendis progressivement compte du rôle véritable joué par M. Plateau au sein et à la tête des organisateurs royalistes. Je pressentais son influence néfaste comme chef de l'espionnage royaliste, c'est-à-dire chef de bande, agent d'exécution dangereux, ennemi acharné de la classe ouvrière.

Quand la conversation prenait un tour animé, Plateau ricanait et raillait les milieux prolétariens. Son mépris s'échappait avec un cynisme que j'en fus écœurée. J'éprouvais un immense dégoût pour celui qui riait de nos misères alors que j'avais des larmes aux yeux, et l'idée de le tuer germa en moi.

Un obscur pressentiment parut à l'avertir que cette heure qu'il vivait était sa dernière. Il prolongeait à plaisir notre dialogue.

Puis avec une extrême brutalité, il aborda la question d'argent. Je me récriai au risque de tout compromettre, et si fort qu'il sembla surpris, gêné, perplexé. Vaguement inquiet, il me dit qu'il ne comprenait pas le mobile qui m'avait amenée. Il se leva à ce moment, rangea des papiers dans un bureau américain et se tourna pour m'ouvrir. Je sortis mon revolver de la manche droite de mon manteau et tirai dans le dos du chef royaliste. Il se releva d'une seule pièce en criant et voulut se jeter sur moi. Je tirai une seconde balle qui l'arrêta net dans son élan. J'étais dans le plus grand état de surexcitation. Je tirai coup sur coup jusqu'à ce qu'il franchit en reculant la porte de communication avec la salle de direction.

Daudet l'appelle lâche et vendue !

LE CURIEUX. — Pourquoi avez-vous tenté de vous suicider ?

GERMAINE. — Décidée à ne pas comparaître devant les juges dont je ne reconnais pas les lois, je pensais : « Ils ne m'auront pas ! » et appuyant le canon de l'arme contre ma poitrine, je tirai, tombai sur le côté droit et entendis avant de m'évanouir le bruit de la chute de M. Plateau, les cris, les appels, les exclamations.

Le drame s'était déroulé avec une rapidité inouïe et n'eut pour témoin qu'un homme en lequel je crus reconnaître M. Berger qui apparut à la porte pendant que je tirais sur Plateau et qu'au lieu de le secourir, s'empressa de déguerpir.

Elle est forte par l'acte accompli

LE CURIEUX. — Manifestez-vous des regrets ?

GERMAINE. — Je ne suis pas insensible et il m'a fallu vaincre de grandes répugnances avant de tuer un être humain, fût-il mon ennemi.

Pourtant je ne regrette en rien l'acte que j'ai commis et ma conscience n'a pas de remords. Car, en abattant le chef des Camelots du Roi, je n'ai obéi qu'à mon cœur déchiré par les souffrances de tous les prolétaires malheureux, parés de traqués et asservis.

LA LIBERTÉ OU LA MORT ! Une lettre de Sacco et Vanzetti au Prolétariat Révolutionnaire

De prison, 31 janvier 1923.

Compagnons,

Plusieurs fois, durant notre emprisonnement, nous vous avons adressé la parole à travers les barreaux qui nous séparent de la liberté et nous privent des droits les plus inaliénables.

Ce n'est pas pour invoquer votre solidarité que nous vous avons déjà accordée, spontanée, généreuse, rapide et qui ne s'est jamais démentie depuis que magistrature et flicaille ont révélé leur projet de nous perdre coûte que coûte, — mais c'est par foi, par passion, par reconnaissance et par orgueil que nous vous adressons la parole.

Par loi ! et nous vous disons que vous seuls pouvez nous arracher au bourreau et nous rendre à la vie qui est liberté, action, amour et haine ; que de vous et non de la loi, nous attendons justice.

Par passion ! et le cœur ulcéré, nous vous dénonçons le sadisme des persécutions, les mensonges, la duplicité dont ont fait preuve et dont usent contre nous le juge Webster Thayer et le procureur Katzmann. Nous dénonçons les traquenards machinés par la police à leurs ordres pour créer, par la corruption, la menace et le chantage, tous les faux témoins d'accusation, sans lesquels il aurait été impossible, non seulement de nous condamner, mais même de nous accuser. Et nous vous disons que les jurés — en moins de quatre heures, après un procès qui avait duré huit semaines — trouveront le moyen de nous condamner à la peine capitale.

Puis, quand le verdict de mort fut connu de vous, compagnons et travailleurs, vous avez su faire entendre la colère et la douleur qui grondait dans votre poitrine et, défiant la pointe des baïonnettes des soldats, vos frères inconscients, et la brutalité des sbires mercenaires, vous vous êtes déversés, à travers les rues et les places de toutes les villes du monde, pour crier au visage des représentants et des serviteurs de nos juges, de nos bourreaux et de nos persécuteurs que vous n'étiez pas disposés à laisser s'accomplir impunément notre assassinat.

Et l'explosion de la dynamite libératrice s'est à votre fureur immense, titanesque, va de douleur, de volonte, de perdition et de rédemption. Et nous vous avons dit que c'était à ce hurlement et à cette explosion que nous devons notre vie. Les bêtes féroces sentirent leur poil bruler sur leur échine et elles ralentirent l'étreinte. S'il n'en avait pas été ainsi, on se serait hâté de nous livrer au bourreau qui, dans le silence d'une mauvaise nuit, nous aurait liés et brûlés sur le bûcher sans flammes du XX^e siècle.

Mais vous, qui, par ces temps de pire réaction, avez accompli un geste de solidarité si beau et si puissant qu'il y a en peu de semblables dans toute l'histoire cependant glorieuse du prolétariat, ne désarmez pas ; confiants et décidés, restez l'arme au pied.

Nous voulons donc vous confier notre pensée sur notre situation présente — situation incertaine, obscure, douloureuse, pleine d'inconnu. Et, ce faisant, nous croyons accomplir un devoir envers nous-mêmes, envers vous et envers la grande cause commune. Notre impuissance forcée, nous privant des responsabilités propres à tout militant, nous impose le devoir du silence sur des choses qui nous touchent de près, soit comme hommes, soit comme révolutionnaires — non au point cependant d'être lâches. Examinons donc ensemble notre situation présente et celle de tous les prisonniers de notre genre.

Pour cela, nous voici contraints à commencer... par le commencement et à nous réveiller. C'est une nécessité, mais ce n'est pas un mal, car, tant que le péril et la honte durent et sévissent, il est bon de se réveiller...

Vous le savez, depuis que Katzmann et Thayer remportèrent facilement une victoire au procès de Plymouth, les choses ont changé et elles changeront encore plus après le procès de Dedham. Indubitablement, elles ont changé en mieux. La presse bourgeoise, elle-même, qui, au moment de notre arrestation accomplissait, à notre égard, un véritable lynchage moral, a, maintenant, et depuis un certain temps, changé de ton. A la presque unanimité, elle a déclaré injustifiable le verdict de Dedham.

La défense a obtenu la rétractation de deux très importants témoins d'accusation et a découvert qu'un troisième, Goodridge, n'était pas Goodridge et qu'avant d'être un parjure, il fut un individu de louches combinaisons. En outre, la défense a retrouvé un nouveau témoin dans la personne de Roy E. Gould qui, se trouvant présent au moment de l'attentat, en a vu les auteurs et nie notre présence sur le lieu. On a obtenu en notre faveur bien d'autres évidences en grand nombre, évidences qui sont d'une valeur capable d'assurer dans un cas ordinaire, la révision immédiate d'un procès.

Mais devons-nous, pour cela, espérer obtenir justice ? Pas le moins du monde. Cela nous fut dit, avec une sagesse éclairvoyante, par un juge Thayer, lui-même, il y a un an. Vous vous souvenez qu'il fixa l'audience demandée par la défense pour réclamer un nouveau procès, à la veille de Noël, pour vous réjouir, vous et ceux qui nous aiment, le jour même de Noël, en prononçant son très compréhensible NON. Vous vous souvenez aussi de son refus.

Discours fameux, digne de lui. Deux pièces d'imposture, un bile, une naïveté et de mauvaise foi. Dans ce discours, Thayer osa user d'un tel argument : « Les jurés peuvent se refuser à croire aux témoins de la défense, même si ceux-ci sont plus nombreux que ceux de l'accusation ; et ils peuvent baser leur verdict de culpabilité sur l'unique croyance en un seul parmi tous les témoins de l'accusation. »

Thayer préparera un autre discours pour le jour où il nous refusera de nouveau le procès, car il sent le besoin de couvrir l'esprit avec la lettre, mais il pourrait s'en passer en justifiant son nouveau refus par la simple répétition des paroles déjà proférées et rapportées par nous.

Alors, direz-vous, pourquoi avoir demandé la défense légale ? Pour de bonnes raisons.

Pris par la violence, accusés, et contrainsts par la violence à un procès, nous avons dû recourir à la défense légale qui est la seule défense reconnue par la loi, pour être protégés dans nos droits et pour démontrer légalement notre innocence. Mais nous n'avons jamais cru que la défense légale fut capable d'obtenir justice. Nous avons réussi à démontrer notre innocence. Dans la plus indulgente hypothèse, le jury ne pouvait nous condamner qu'en se servant du doute contre nous. Et le discours du juge, que nous avons cité plus haut, est tout un effort pour justifier l'action du jury dans ce sens.

Il est d'ailleurs oiseux de parler de tout cela. Vous savez parfaitement, compagnons, amis et travailleurs, pourquoi on nous a déclarés coupables. Et le silence des jurés, après le procès (ils s'étaient juré l'un à l'autre de ne pas parler de ce qui se passa dans la Chambre des délibérations), ce silence parle de lui-même.

Pour être libérés, nous devons obtenir un autre procès, et nous devons être accusés. Le fait d'obtenir un autre procès n'est-il donc pas décisif pour notre liberté ? Devrons-nous vous dire que la défense légale, toute seule, est impuissante ? Devrons-nous vous parler de Mooney et de Billing ? Des martyrs de Chicago ? De Joe Hill ? Des prisonniers politiques ? Des récents procès des mineurs ? Des dernières arrestations ? Devrons-nous vous dire que des Thayer et des Katzmann qui administrent la justice de classe on ne doit attendre que du mal ? Devrons-nous vous apprendre que les hommes de l'acabit des « douze bonshommes du Comité de Dedham » qui nous condamneront et de l'acabit des « douze bonshommes des autres Comités » qui condamneront les autres, ne sont pas en fait disparus de la face du monde ? Devrons-nous vous dire ce qu'est la loi ? Et qu'il est absurde, ridicule, d'attendre la Justice de la loi de classe de nos mortels ennemis ?

Non, compagnons : SI L'ENNEMI QUI A TOUT À GAGNER EN NOUS PERDANT S'APERÇOIT QU'IL PEUT LE FAIRE IMPUNEMENT, SOYEZ-EN CERTAINS, VOUS NE NOUS AUREZ JAMAIS PLUS PARI VOUS. ILS AURONT NOTRE PEAU OU NOUS FERONT MOURIR, ATOME PAR ATOME ENTRE LES MURS DE LEUR BASTILLE, COMME ILS ONT DÉJÀ FAIT POUR LES AUTRES.

Et ils feront de même avec les autres olages. Et les olages augmenteront. Les prisonniers regorgeront des plus forts châteaux de la liberté, leur martyre sera le martyre de la liberté elle-même. Corrompue, trahie, confondue et terrorisée, la foule en haillons se courbera sous la violence et sous la ruse de la force dorée et, dans la ruine générale, nous serons entraînés et nos fils seront esclaves, esclaves misérables des autres et d'eux-mêmes.

Compagnons ! Travailleurs ! Le permettez-vous ?

Aujourd'hui, nous voici nous-mêmes impuissants. Notre destin et votre destin, comme le destin de vos fils, est dans vos mains et non dans les mains de l'ennemi. Il ne nous reste qu'à savoir regarder le dernier supplice ou, plus horrible encore, la réclusion perpétuelle, sans faiblesse et sans lâcheté.

A peine adolescents, nous condamnâmes la séparation de ceux qui nous sont chers, la férocité du patron et la lâcheté des « honnêtes gens ». A vingt ans, nous préférons l'éclat et la lutte aux amours faciles et au tristisme. Et dans la longue veillée, toute insulte et toute humiliation, survit en nous cette foi qui défie et vainc tout ennemi et toute adversité, la foi que la lutte et la douleur trempent et n'abattent pas. Et nous savons depuis longtemps que la Cause demande et ce que garde l'ennemi...

La défense de l'existence et le triomphe de l'idéal, nous étions décidés au sacrifice suprême. Mais nous espérions, en combattant, la poitrine décuplée et le fer au poing, face à face avec l'ennemi exercé.

Atroce ironie ! On rêvait de tomber en lions et le destin nous prépara la mort du rat. Et, cependant, ce qui nous reconforte, c'est la certitude que, même ainsi, notre sacrifice n'est pas vain, mais mûrit et hâte l'heure inévitable de la grande insurrection.

Nous saurons trouver la force de résister à la torture quotidienne et, dans la moins pire des hypothèses, nous saurons

Autour de la grève de la faim de notre ami Lecoïn

JEANNE MORAND EST AU RÉGIME POLITIQUE

Nos camarades ont dû lire mardi, dans toute la presse, ceci :

Le garde des sceaux a reçu hier matin M. Henry Torrès, avocat de Lecoïn, qui est venu l'entretenir de la situation pénitentiaire de Jeanne Morand et demander l'admission de celle-ci au régime politique.

M. Colrat n'a pas opposé une fin de non-recevoir à la requête dont il était saisi, mais il a réservé sa décision. Il a en outre fait connaître à M. Torrès que ses services venaient de lui transmettre le dossier avec un avis qui n'était pas défavorable.

Cédant aux instances de son avocat et de ses amis, Lecoïn a suspendu la grève de la faim qu'il avait commencée depuis cinq jours.

Cette note a été rédigée par Lecoïn et Torrès.

Elle effectivement, dès lundi soir, Lecoïn a repris de la nourriture.

Comme Lecoïn n'était pas homme à capituler nous étions déjà rassurés sur le sort de Jeanne Morand.

Aussi les journaux de mercredi ne nous ont rien appris en annonçant l'admission de notre amie au régime politique.

Ainsi l'arbitraire gouvernemental a pris fin. Les chaînes de Jeanne Morand ont été relâchées un peu ; à nous de les rompre une bonne fois.

L'UNION ANARCHISTE.

Une lettre de Torrès

Le lundi 5 mars 1923.
Mon cher Colomer.

Il a fallu tout à l'heure que Massot joignît ses instances aux miennes, dans le parloir des avocats de la Santé où nous étions réunis avec Lecoïn, pour que celui-ci se résignât à interrompre le sacrifice qu'il s'était imposé avec une résolution à la fois si lucide et si allégre.

Le résultat qu'il avait visé était atteint. Il avait en outre obligé l'opinion à s'intéresser à Jeanne Morand. Elle est pourtant bien fatiguée et bien veule, l'opinion et les débordements de l'insolence, au lieu d'exciter son courroux. L'entêtement dans l'indolence du scepticisme.

Elle ne se ranime que lorsqu'elle sent que la vie d'un homme est en jeu — tels les viveurs, blasés des plaisirs du théâtre, qui ne restent curieux que de

regarder en face le bourreau qui nous ligote et jeter au monde des grands voleurs et des grands assassins, notre malédiction.

La réclusion perpétuelle signifie un martyre plus long et plus atroce qu'une exécution immédiate. Pensez-y et pensez que la prison est aussi le châtiment le plus avantageux pour la bourgeoisie, car elle épargne les frais du bourreau et lui donne le produit de notre travail.

Donnez-nous OU LA LIBERTÉ OU LA MORT !

Cela dépend de vous, travailleurs, mes compagnons !

Maintenant, et toujours pour la Révolution Sociale.

Nicola SACCO.
Bartolomeo VANZETTI.

Comment ils sont défendus par les professeurs de Révolution

Le Parti communiste et son journal l'Humanité ont donné hier soir toute la mesure de leur inactivité révolutionnaire. Ils ont démontré à la classe ouvrière jusqu'où peut les conduire leur esprit étroit de basse politique, leur sectarisme haineux, leur néo-nachisme ; jusqu'aux apparences de la trahison dans les heures les plus tragiquement émouvantes d'une cause prolétarienne.

Depuis vingt et un jours Sacco faisait la grève de la faim ; dans deux jours Sacco et Vanzetti allaient voir leur sort décidé par les juges de la bourgeoisie américaine. Il fallait faire promptement : organiser en hâte une manifestation de sympathie capable d'impressionner le représentant du gouvernement des Etats-Unis.

L'Union des Syndicats de la Seine, d'accord avec le Comité de Défense sociale et l'Union Anarchiste, reconnaissant l'impossibilité de publier des affiches, vu le peu de temps à notre disposition, chargeait notre camarade Colomer de porter à l'Humanité un Appel au Prolétariat qui, paraissant en placard et en première page, devait amener une foule émue dans la salle de la Grange-aux-Belles, mercredi soir. Le Parti communiste, invité à fournir un orateur, avait, avec son Bureau politique et par l'intermédiaire de Louis Selhier, désigné Tommasi comme orateur.

l'audace des gymnastes dans l'arène parfois ensanglantée du cirque.

Lecoïn a risqué sa santé et sa vie avec ce naturel ingénu qui est la marque du vrai courage. Tristan Bernard a écrit — est-ce, après tout, un paradoxe ? — : « Le courage civique, c'est quand il n'y a pas de danger. » Dans le geste de Lecoïn, le courage civique et le courage physique se pénètrent et se réconcilient.

Je veux croire que demain Jeanne Morand sera au régime politique. Ainsi la monstrueuse injustice qu'elle subit, depuis le guet-apens de Bordeaux, recevra un commencement de réparation. Nous avons franchi vers la révision la première et la plus dure étape, et nous entrevoyons déjà le jour où Jeanne Morand sortira, tête haute, de la Maison de Rennes.

HENRY TORRÈS.

Une explication

Dès que M. Judet fut écroué au quartier politique, je me suis mis à l'œuvre afin que Jeanne Morand bénéficiât, selon son droit, du même régime que Judet.

Torrès fit démarches sur démarches et à la fin je m'entendis avec lui pour commencer la grève de la faim.

Comme je n'ai jamais été partisan qu'une grève de la faim soit exécutée, à la fois, par de nombreuses individualités — qui souvent s'engagent dans cette protestation sans trop de réflexion et dont certains peuvent abandonner avant les autres — je priai mes codétenus de me laisser mener seul cette manifestation.

Ils acceptèrent après m'avoir assuré qu'ils m'imiteraient le jour où mon état devenant inquiétant, je serais transféré à l'hôpital.

Sur ces entrefaites, notre camarade Delecour vint me rejoindre à la Santé ; lorsque je l'eus mis au courant de ma détermination, il me répondit : « Nous serons deux. »

Je n'hésitai et lui demandai instamment de ne pas rompre l'accord intervenu entre moi et les emprisonnés du « complot ». Il y consentit après échange d'arguments.

Ceci dit pour que l'on ne se méprenne point sur l'attitude de mes codétenus.

LOUIS LECOÏN.

L'Union des Syndicats de la Seine, l'Union Anarchiste, le Comité de Défense sociale et le Parti Communiste Unitaire avaient désigné leurs orateurs.

L'appel et la liste des orateurs furent soumis au secrétaire général de l'Humanité. Amédée Dunois, dans l'après-midi de mardi, Célut et accepta le texte sans aucune réflexion sur sa teneur et promit de le faire passer en première page et en placard, Colomer ayant fait remarquer qu'aucune autre publicité ne pourrait être faite.

Quelle ne fut pas notre surprise indignée, mercredi matin, en lisant au bas d'une colonne de l'Humanité l'insidieuse, perfide et discret fillet suivant :

« L'Union des Syndicats Unitaires de la Seine et quelques groupements d'avant-garde » avaient projeté pour ce soir un grand meeting de protestation contre le maintien de Jane Morand au droit commun. La mise de la militante libertaire au régime politique fait que cette manifestation est aujourd'hui sans objet.

Elle aura lieu cependant, mais avec un autre but. Nous avons annoncé que Sacco, l'ouvrier italien condamné à mort, avec Vanzetti, pour un crime qu'il se défend d'avoir commis, fait depuis plus de deux semaines la grève de la faim dans la prison américaine où il est enfermé.

Une fois déjà l'énergie du prolétariat a arraché Sacco et Vanzetti à leurs bourreaux. Il importe d'autant plus qu'elle se manifeste à nouveau que leur pourvoi en révision vient vendredi devant la justice américaine ; ou le pourvoi sera admis et les deux hommes seront remis en liberté ou il sera rejeté et la condamnation deviendra immédiatement exécutoire.

Le meeting pour Sacco et Vanzetti aura lieu ce soir à 20 h. 30, salle de l'Union des Syndicats, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

Aucune ligne du texte rédigé par les organisateurs du meeting n'était reproduite. Les noms des orateurs étaient escamotés. Et la rédaction du fillet, composé à dessein en tout petits caractères, était bien faite pour semer la méfiance dans l'esprit du lecteur.

Pendant ce temps, Sacco accomplissait son vingtième jour de jeûne. Pendant ce temps, les juges de l'Amérique capitaliste se préparaient à rejeter le pourvoi de nos camarades.

Et naturellement, hier soir, au lieu de la foule émue, grandissante des grands soirs de meeting, ce furent seulement quatre cents militants qui se réunirent rue Grange-aux-Belles.

Sans la médiocrité de Boudoux, l'assemblée eût lieu quand même. Torrès vint apporter les heureux résultats de la grève de la faim de Lecoïn.

ATTENTION !

CHANGEMENT D'ADRESSE

Nous ne sommes plus 69, BOULEVARD DE BELLEVILLE, mais

9, Rue Louis-Blanc

Adresser dorénavant à cette adresse tout ce qui concerne

la LIBRAIRIE SOCIALE, le LIBERTAIRE, la REVUE ANARCHISTE.

L'UNION ANARCHISTE

Et Chivalié, pour l'Union des Syndicats de la Seine; Richetta, pour la C.G.T. U.; Colomer, pour l'Union Anarchiste, à tour de rôle, blâmant l'Humanisme pour le sabotage organisé de ce meeting et furent connaître aux travailleurs la tragique histoire de Sacco et de Vanzetti.

Après avoir constaté l'absence de tout orateur du Parti communiste, les camarades se séparèrent le cœur étroit par l'angoisse du sort qui pourra être réservé à nos deux héroïques compatriotes d'Amérique.

Pour Sacco et Vanzetti, camarades, veillons sans relâche et, à la première alerte, tous debout!

Dorenavant, l'Union Anarchiste restera en liaison permanente avec l'Union des Syndicats de la Seine et le Comité de Défense sociale pour suivre pas à pas les événements de l'affaire et pour prendre toute initiative que comportera la situation.

Le Théâtre Confédéral

Mes camarades.

Beaucoup parmi vous sont des fidèles du Théâtre de la Grange-aux-Belles. Se rendant compte de l'effort que nous produisons, ils ont assisté assidûment aux spectacles que nous organisons dans l'unique but d'éclairer l'âme des hommes du peuple, nos frères de misère.

Hélas ! camarades, bien que je n'aie point l'intention de vous en faire un grief, il faut convenir que vous n'êtes pas toujours venus nombreux, qu'il aurait fallu, pour encourager les efforts que mes collaborateurs et moi mettons en œuvre.

Malgré les multiples obstacles qui s'opposaient à notre volonté de vaincre, nous avons voulu que le Théâtre Confédéral ne sombrât point. Et nous avons tenu, faisant vivre notre Compagnie sur les recettes qui, si elles dépassaient souvent nos espoirs, étaient aussi quelquefois d'une maigreur à décourager les plus fervents acteurs de l'Art.

Nous sommes actuellement à l'aube d'une prochaine hécatombe dont votre chair et vos os de parias feront uniquement les frais. C'est pourquoi, avant que le massacre ne se déclenche, j'ai tenu à présenter aux hommes conscients une œuvre capable de les dégouter à jamais d'aller à la guerre.

Du tréfonds de mon âme angoissée, je sens monter la plainte hallucinée des suppliciés. D'un côté, je vois de pauvres être couverts de boue, se traîner sanglants sur les plaines infernales du front. De l'autre, m'apparaissent les sinistres profiteurs de la Mort, gorgés d'or et de jouissances... Et je songe aux larmes des mères, des veuves, des orphelins...

Voilà la raison pour laquelle, camarades, parmi tant d'autres, j'ai choisi une œuvre qui, à mon avis, est peut-être la seule qui fera comprendre au peuple que, dans une guerre, quelle qu'elle soit, il ne joue jamais qu'un rôle de dupe.

Cela s'appelle *Claude Vernet* !... Ce titre ne vous dit rien. Mais il vous deviendra sympathique quand vous saurez que ses auteurs, Brutus Mercœur et André Letourneur, sont des nôtres...

Ce titre est celui d'une pièce qui renferme la plus terrible réquisitoire qui ait jamais été dressé contre la Guerre, et contre ceux qui l'ont voulue.

Camarades, mes collaborateurs et moi, nous avons mis à contribution tout ce qu'il était humainement possible de faire, pour vous présenter cette pièce de la manière la plus digne de vous, et de ses auteurs.

Tous ceux qui, hommes et femmes, ont souffert de l'immense carnage élaboré et perpétré de 1914 à 1918, me comprendront. C'est pourquoi, mes camarades, j'espère que vous viendrez en foule le dimanche 18 mars, acclamer l'œuvre, qui, si vous lui accordez le succès qu'elle mérite, m'aura procuré la plus grande joie d'artiste que j'aie jamais éprouvée depuis le jour où je me suis donné pour mission de faire vivre un théâtre pour le peuple.

CHAUVEAU,
Administrateur délégué du Théâtre Confédéral

THÉÂTRE CONFÉDÉRAL

33, Rue de la Grange-aux-Belles, 33
Salle de l'Union des Syndicats de la Seine
(Métro : Lancy ou Combat)

Dimanche 11 mars, à 20 h. 30

LA BONNE ESPÉRANCE

Pièce en 3 actes
de Herman HEUERMANS

Prix des places : 3 francs
Places d'honneur : 33, rue de la Grange-aux-Belles, (Bureau des Renseignements).

DE RAVACHOL A CASERIO

LE PROCÈS DES TRENTE

(suite)

Bertini est intimement lié avec Ortiz, ils étaient d'ailleurs ensemble lors de leur arrestation opérée sur la voie publique le 10 mars 1934. Ortiz était à ce moment porteur d'un revolver et Bertini d'un pistolet.

Cherchotti, expulsé de France comme anarchiste dangereux, y était indûment rentré et, sous le faux nom de Laurent, s'était réfugié, au 10, boulevard Brune, 10.

Quant à Ortiz, qui est son ami, il dissimula son identité, il logea route de Flandre, 66, à Pantin, avec la fille Cazal, sa maîtresse, dont il avait pris le nom.

Une perquisition faite dans la maison du boulevard Brune fit découvrir un nombre considérable d'objets volés.

Les divers logements existant à cette adresse étaient communs à tous les habitants de la maison, de même que tous les objets volés, qui y étaient entreposés par Ortiz, appartenant à la collectivité, sans à chacun à en faire l'emploi qu'à leur donner la destination déterminée par les chefs de la bande.

Transition de mots

Voilà les faits reprochés à la bande Ortiz. Comment les relier-ont à l'accusation portée contre Jean Grave et les autres « intellectuels » ? Par ce qu'en réthorique on appelle une transition de mots.

Vous continuiez, dit le président, la propagande de vos concubines par la propagande par le fait.

Et voilà l'association démentie. N'exagérons pas cependant : il y avait la lettre de Bertini.

Bertini est un ami d'Ortiz, accusé du recel d'une pendule volée par celui-ci. Il était originaire de Buenos-Ayres, d'où il était arrivé l'année précédente.

Tropes d'un Paria

Il y a des gens qui gagnent leur croûte et ce qu'il faut pour mettre dessus à faire de l'argent. Tout leur est bon. Ils sont néanmoins forcés de tenir compte de la mentalité du public qui les lit. Il y a par exemple des choses que l'on écrit dans l'œuvre qui ne peuvent se dire dans l'Action Française. Tel propos qui convient à l'Humanité ne serait pas de mise au Gaulois ou au Petit Parisien. C'est une question de tact et de métier. Tel qui écrivait hier, et avec brio, dans telle feuille réactionnaire, fait aujourd'hui les délices des plus fougues des révolutionnaires. Et inversement... Le journaliste, c'est le prostitué type. L'entends, naturellement, le professionnel, celui qui a mission moyennant un salaire qui varie suivant son degré de bassesse, de boucher des crânes qui, vraiment, doivent être faits pour cela.

Écoutez ce que dit cette palatine de Maurice Prax, dans le Petit Parisien, au sujet de la grève de la faim que notre camarade, notre Lécot, avait entreprise pour faire admettre Jeanne Morand au régime politique :

« La grève de la faim devient, en vérité, à la grève des temps nouveaux... »

« Un prisonnier politique, détenu à la Santé, vient ainsi de déclarer la grève de la faim parce que le ministre de la Justice ne refuse pas d'accorder le régime politique à une détenue... »

« Faites ce que je veux, dit le tyran, nique prisonnier, sinon je me laisse mourir d'inanition... »

« On peut rendre hommage, certes, aux généraux mobiles qui animent le gréviste... mais on est bien obligé, néanmoins, de reconnaître qu'un gouverneur ment ne peut pas céder à de pareilles intimidations... »

« Sinon, il n'y aurait plus de gouverneur... »

Voilà le mot lâché, l'aveu. Il y a dans les idées républicaines deux condamnés pour le même motif : l'un est puissant, l'autre misérable ; l'un jouit d'un régime relativement doux, l'autre est traité suivant sa condition, c'est-à-dire durement. Et cela se passe dans un pays qui se prétend, on ne sait trop pourquoi, démocratique, et qui fait graver sur ses édifices publics, sur ses prisons, hélas ! et dérisoire, sur ses pièces de monnaie, ces trois mots : Liberté, Égalité, Fraternité ; trois mots qui viennent bien là-dessus comme des cheveux sur la soupe !...

La loi égale pour tous... quelle fumisterie ! Voyons, il n'y aurait plus de gouvernement !...

Car le propre des gouvernements, quels qu'ils soient, est de tout subordonner au maintien du régime qu'ils ont mission de défendre envers et contre tous.

Nous savons que le gouvernement russe, soi-disant prolétarien, aux ordres duquel viennent de se soumettre quelques douzaines de fonctionnaires syndicaux, dociles par la grâce « bourraskienne » de l'Humanité — la grande masse des travailleurs — n'hésite pas à employer les mêmes procédés que son collègue français, avec cette différence que ses procédés sont encore singulièrement aggravés.

Demandez à Voline et à Schapiro ce qu'ils pensent du régime politique et de la liberté de penser en ce doux pays, tombé de la boîte du tsar sous celle des tyrans de la III^e Internationale ?

Tous les gouvernements se valent, tous tendent à la domestication de l'individu.

À écrire cela, simplement, bénévolement, parce qu'on le pense, on encourt les foudres de gens qui hier se disaient libéraux et gagnent aujourd'hui leur pain à défendre l'État prolétarien.

Ces jésuites rouges, camouflés en ouvriers pour les besoins de la cause, n'hésitent pas à mettre sur le même plan, le Libéralisme, le Peuple, l'Action Française, le Populaire, la Journée Industrielle, le Temps, le Matin, le Ratelier, etc., etc. — C'est nous qui sommes la Révolution ! la classe ouvrière ! — vous, les anarchistes, vous êtes des contre-révolutionnaires, des jaunes, ajouterait Souvarine.

Fumistes !... et canailles, car parmi les pisseries de l'Humanité qui bavent ces insinuations, ils s'en trouvent qui savent bien que les idées que nous servons, et qui ont été les leurs, que la doctrine anarchiste que défend et propage le Libéralisme, sont autrement révolutionnaires que le changement de personnel gouvernemental qu'ils nous offrent.

Nous répéterons cela inlassablement, pas pour ceux qui sont intéressés à tromper la classe exploitée, mais pour ceux qui se raient tentés de prendre au sérieux leur sourire commercial de racrocheurs professionnels.

Pierre MUALDES.

CELLES QU'ON MÉPRISE

Deux heures du matin. Notre promenade tardive nous conduit vers Montmartre, le Montmartre joyeux, où la gaité, dit-on, scintille de toutes parts, comme un vin généreux en des coupes de cristal. La pluie qui glace nos membres nous oblige à entrer dans un de ces bars, de nuit où une chaleur bienfaisante nous réconforte un peu.

La salle est longue ; de chaque côté, les banquettes sont occupées par des gens qui baillent, fument, a boivent.

Un peu à l'écart, quelques femmes, dont la tenue décelé le métier, devisent en attendant le « client » dont l'argent leur permettra de manger. Nous prenons place non loin d'elles, et bientôt l'engage la conversation avec la plus proche, gentille brune dont les grands yeux reflètent les souffrances et les déceptions d'une amie de vingt ans en lutte avec ce qu'on appelle la vie.

La vie ! Qu'est-elle donc, au juste, et sous quels aspects l'a-t-elle entrevue ? Pauvre fleur à peine éclose, dont les pétales se déchirent aux vagues des ailes abandonnées à l'assistance publique, ses premiers balbutiements n'eurent pour écho que la voix sévère des maîtres cupides, ne voyant en elle qu'une source de profits. N'ayant appris aucun métier, lorsqu'elle fut libre elle se laissa attirer innocemment par ce miroir trompeur que l'on nomme mariage. Un mari brutal, d'au-dessus d'elle, n'hésita pas à employer la force pour en faire une épouse obéissante. Un enfant naquit. L'homme, un jour, les laissa tous deux sans ressources. Courageusement, elle se mit au travail, faisant dans les usines un labeur bien dur pour ses forces.

Malgré toute sa volonté, la paye ne suffisait pas à les nourrir. Un soir que le gosse avait faim, lasse de lutter, elle descendit dans la rue. Après avoir vendu ses bras aux patrons, elle vendit, dans les pleurs, cette chose si belle, faite pour engendrer la joie : son amour.

Ah ! quels hoquets de dégoût durent la secouer lorsque le premier passant souilla de sa carcasse viciée ce corps dont elle gardait jalousement la pureté !

Et, depuis, combien en a-t-elle subi de ces attachements répugnants ? Combien en a-t-elle vu de ces visages puants l'alcool et de ces vieillards stériles dégoûtants de vices ?

Arrêtée de temps en temps par les agents des mœurs, elle tira quelques jours à l'hôpital, traitée comme une bête par les carabins, qui ne considéraient que comme matière à expériences.

Lorsqu'elle possédait un peu d'argent, c'est pour payer la pension de son môme et acheter du tabac, croyant trouver dans la fumée bleue qui s'élevait l'illusion d'un bonheur éternellement fuyant.

Son existence s'écoula ainsi, pénible et écumante, partagée entre une chambre de passe et un lit d'hôpital.

Triste vie, en vérité ; et comme l'on comprend que ces femmes-là, repoussées partout, méprisées inégalement par l'ouvrier, sentent le besoin d'une affection payée souvent fort cher et ne leur rapportant que des maux et des coups ! Tandis qu'elle évoquait ces douleurs, son visage reprenait cet air de franchise, si beau chez tout être humain. On sentait qu'il suffirait peut-être d'une possibilité de vie nouvelle pour faire de cette enfant abusée une femme prête à vibrer aux joies saines d'un amour sincère.

Mais, hélas ! Où est-elle, cette planche de salut ? Ces courantes actuelles sont tellement barbares que, lorsqu'un individu faiblit, loin de le soutenir, on multiplie les embûches pour le faire tomber et prendre sa place.

Pendant que les charnels des ivrognes se mêlaient aux obscénités des lubriques, en moi-même, je me disais :

« Combien sont-elles, ces malheureuses que le besoin oblige à se prostituer ? Combien d'autres se laissent attirer par cette existence qu'elles croient luxueuse, et dont bien vite elles découvrent les laideurs et les tristesses ? Que d'hommes aussi, par leurs actes irréfléchis, déterminent d'innocentes jeunes filles à se lancer dans cette voie ? »

« Oui, je sais, là comme ailleurs, la corruption de l'or est parvenue à créer des castes ; et certaines de ces malheureuses, au contact permanent des bourgeois, en font assez à s'identifier à eux dans leurs façons d'agir. À tel point qu'elles regardent dédaigneusement leurs sœurs moins favorisées. Celles-là vivent heureuses, saluées bien bas par toute la valetaille qui gravite autour des hommes d'argent. Elles ont laquais, automobiles, hôtels particuliers ; les plus riches étoffes couvrent leur peau et, à part l'acte légal, rien dans la vie n'existe pour elles. C'est la femme du bourgeois. Aussi, ces « mondaines » sont-elles peu intéressantes.

« Mais les autres — la foule innombrable de celles qui, le soir, en chapeaux ou en chapeaux, sillonnent les boulevards à la recherche de la croûte quotidienne — mé-

ritaient pas le français. Il le parlait très bien.

R. — On le comprenait tout de même. Voilà tout.

Deuxième conciergerie : M. Houret, ex-gardien de la maison où logeait Fénon.

Il avait vu venir Cohen et Matha chez Fénon (nul n'avait jamais mis ces visites, au reste ; on n'avait discuté que leur fréquence).

R. — Ortiz, demanda le président, ne venait-il pas aussi ?

— Il est allé s'installer, répondit M. Houret, mais je ne puis rien affirmer.

D. — Fénon recevait des individus le soir jusqu'à des heures tardives ?

R. — Oui, jusqu'à des heures du matin.

Un petit trait ici, bien amusant.

D. — Au moment de la mort de M. Fénon, n'y a-t-il pas eu des difficultés pour le paiement du terme entre l'accusé et son propriétaire ?

Qui cela regardait-il ? Enfin !...

R. — Oui.

D. — Et alors ?

R. — Alors, il a paru dans le Père Peinard un article où se moquait de moi et du propriétaire de la maison où logeait Fénon.

Deux jeunes gens du quartier Latin, Châtel et Agnelli, arrêtés pour s'être offerts assés, Fénon accusé d'avoir « cabrioleté » son portier et son propriétaire ! Voilà pourquoi ces hommes seraient allés au bagne !

Mme Houret, épouse du précédent témoin et troisième conciergerie entendue, affirma que Cohen et Fénon se voyaient tous les jours.

Ortiz, assure-t-elle, venait aussi très souvent chez le jeune écrivain décadent.

D. — Ortiz venait, vous en êtes sûr ?

R. — Oh ! très sûr. Je l'ai vu deux fois, si on veut.

Fénon a paru ne pas entendre toutes ces dépositions.

De son air calme et froid, il regarda devant lui, pensant à autre chose, désintéressé. Le président l'interrompit.

— Eh bien, Fénon, vous n'entendez pas ?

rient de notre part autre chose qu'un sourire méprisant ou une injure.

« J'entends souvent des hommes, qui par faiblesse cherchent l'amour dans des impressions d'accouplement, se répandre en imprecations contre le peu de gentillesse de leurs compagnes d'un instant. Vraiment ! Il faut être bien naïf pour croire que l'amour puisse valoir d'un marchandage ou qu'il suffise de payer quelqu'un pour mériter son estime.

« Celui qui, au moyen de son argent, s'arroge le droit de satisfaire basement toutes ses passions a-t-il jamais pensé que la carresse ainsi obtenue est une souffrance pour cette femme et que les rires dont elle l'accompagne son baiser cachent souvent de grosses larmes, prêtes à couler ? C'est à croire que toute propreté morale à disparaître, pour ne faire place qu'aux jouissances les plus viles.

« La prostitution est un produit naturel du régime autoritaire que nous subissons. En effet, dans une société où tout se vend, tout s'achète, tout est matière à commerce ; où l'ouvrier pour vivre doit vendre ses bras au patron ; où l'éducation de l'enfant ne vise qu'à lui apprendre à gagner de l'argent par tous les moyens, à accomplir passivement les plus répugnantes besognes, qu'il d'annoncer que des êtres humains, l'esprit faussé par les exemples d'adultère, en arrivent à vendre leur amour ?

« Ce n'est que dans un milieu où chacun satisfait tous ses besoins que la prostitution commencera à disparaître ; car, à ce moment-là, nul individu ne voudra plus vendre ses bras, ni son corps. Pour quel motif le ferait-il ?

« Le dégenéré ne trouvera plus, pour assouvir ses vices, que ceux ou celles à qui cela fera plaisir, et qui le feront librement, en dehors de toute nécessité matérielle ou autre.

« Les anarchistes, persuadés que ce milieu ne sera atteint que lorsque toute espèce d'autorité aura disparu, luttent énergiquement contre tous les obstacles, pour hâter le jour où les humains ne seront plus forcés de vendre une partie d'eux-mêmes pour subsister. »

POYRHEI.

JEUNESSES ANARCHISTES DE LA REGION PARISIENNE

DIMANCHE 11 MARS, à 2 h. 30

Grande salle de la Mairie Communale

49, rue de Bretagne

GRANDE MATINÉE LITTÉRAIRE

consacrée à

Paul VERLAINE

Sa vie — Son œuvre

Conférence par André Colomer

accompagnée de récitaitions de poèmes par

Mme LARA Mme Claire PRÉMORE

du Théâtre d'Art et d'Action du Théâtre de l'Humanité

HAUTECLAIRE DOLOMNE

du Théâtre Confédéral

Notre camarade Louis LORÉAL

chantera quelques poésies de Verlaine

mises en musique

Entrée : 1 fr. pour couvrir les frais.

Les Collections du « Libéraire »

Elles sont en notre possession depuis quelques jours. Que les copains n'attendent plus. Aussitôt les fonds reçus l'expédition sera faite. Envoyer les mandats à Soustelle E., 9, rue Louis-Blanc, Paris.

“La Revue Anarchiste”

A tous les camarades, dont l'abonnement

expirait avec le n° 12, nous avons envoyé le

numéro de février.

Malgré cela quelques copains ne nous ayant

rien fait savoir, nous ne pouvons leur expédier

le n° 14.

Que sans tarder ils nous envoient leur ré-

abonnement si la revue leur plaît.

— Monsieur le président, dit Fénon, il m'est

assez difficile de me prononcer pour la célé-

rité du témoin (Soustelle). Mais si vous dé-

sirez que j'y réponds, voici : si Ortiz était veni-

me voir, je le dirais : Pourquoi le nierais-je ?

Cela serait sans gravité pour moi. On l'accusa

de faim que je n'ai pas à connaître. Mais quel ?

On reçoit un individu, on l'inconnu, l'aurais

je reçu ? Qu'est-ce que cela pourrait me faire

de le dire ? Suis-je accusé de vol ?

C'est son, dit le président, asseyez-vous,

vous avez pleuré (Au témoin) Et Cohen ?

Il venait souvent chez Fénon ?

Le témoin. — Oh ! cinq ou six fois par jour !

Fénon (riant). — C'est trop, vraiment. Je

demande qu'on ne diminue la dose. (Rires.)

J'ai tous les jours au ministère, comment au-

rais-je reçu six fois Cohen dans la journée ?

Il me répondrait d'avoir l'air de marchander

mon amié à un homme exilé. Cohen est mon

ami. Voilà que je le prends à la gorge. Mais, enfin, il y a

de lui des lettres à moi adressées qui sont au

dossier. Il m'appelle « cher monsieur ». Cela

donne la note de nos relations.

C'est comme pour Kammerling, on a dit

qu'il était le plus intime de nos intimes

parce qu'il parlait le français. Eh bien, oui, il

l'avait demandé un beatstick et parler à

un conciergerie. Il ne savait pas le français

ça. (Rires.)

Le président au témoin. — Fénon recevait

du monde le soir.

R. — Oui, jusqu'à vers deux heures du ma-

RÉVOLUTION

Au cours de son existence, l'être humain souffre de constants conflits ; conflits entre ses passions et ses devoirs, entre ses croyances et ses conceptions, entre ses besoins nécessaires et les injustes restrictions, conflit permanent entre sa propre individualité et l'autoritarisme ; choc de deux volontés, lutte engagée entre deux classes sociales.

L'actuelle société n'est pas organisée qu'en vue de la satisfaction des instincts égoïstes exacerbés de quelques-uns. Les lois et les morales des dirigeants sont étroitement liées à l'essence même de leur classe. La misère de l'exploité est indispensable au bonheur de l'exploiteur.

La classe dirigeante se réserve tous les droits de bien vivre. Elle montre que l'insurrection et le bien-être peuvent satisfaire l'individu et que ni la croyance, ni la pauvreté ne peuvent rendre heureux. Malgré cet exemple, elle prêche aux exploités la soumission et l'acceptation de leur misère. Seule, l'hypocrisie et la crainte empêchent ces derniers de vivre selon leur propre nature.

Il ne saurait suffire à l'individu d'invoquer un idéal ou de réclamer des droits. Ce ne sont que des expressions idéologiques. Tous ces dogmes sont à rejeter, non par considération philosophique, mais pour leur œuvre mauvaise d'oppression et d'aveuglement.

C'est la force qui domine. Si les hommes acquièrent la force de méconnaître les droits et de détruire les formes qui les asservissent, ils posséderont alors la possibilité de vivre normalement.

Lorsqu'au cours de son évolution, une organisation sociale arrive à son apogée, elle s'affaiblit et tend à se stabiliser ; le principe autoritaire, perdant son prestige, est contrebalancé par une force nouvelle : tension des individus vers leur émancipation morale et sociale. L'équilibre ainsi rompu amène fatalement un bouleversement, un heurt violent. La force nouvelle surgit, explose, se dégage des formes qui la maintenaient pour tenter de vivre d'elle-même. Ce phénomène constitue une révolution et marque le début d'une nouvelle phase évolutive.

Une forme sociale issue d'une révolution, succédant à un régime tombé en désuétude, ne s'est que lentement et imparfaitement développée lors de sa gestation. Son organisme n'est parfois pas encore apte aux nécessaires fonctions mais, par contre, il possède une énergie vivifiante et réelle, résultante de la force impulsive d'un mouvement révolutionnaire. Cette énergie est apte à se développer, à se perfectionner ; elle peut donner naissance à une vie plus rationnelle et plus belle.

Mais les partis politiques partisans d'une révolution ne la considèrent pas comme une possibilité de rénovation sociale. Ils jugent indispensable et prennent pour unique objectif la prise de possession du pouvoir. Ils laissent ainsi subsister les formes mauvaises du précédent régime, brisant la force d'expansion de la révolution et lui élevant toute possibilité de réalisation. Ils assujettissent à nouveau les hommes, invoquant, comme leurs prédécesseurs, le fallacieux prétexte de les éduquer, les former et les rendre aptes à la liberté, qu'ils viennent précisément de leur conquérir. À la forme étatiste déchu et renversée par un ouragan populaire d'émancipation, les nouveaux politiques au pouvoir substituent une autre forme étatiste variant d'étiquette mais reposant toujours sur le même principe néfaste : l'Autorité.

Une révolution politique n'amène comme résultat que la continuation des erreurs des précédents régimes. Dans le domaine moral : asservissement des intelligences, acceptation des dogmes, respect des principes, soumission aux lois. Aucun gouvernement n'omettra de prendre sous sa direction l'enseignement de la jeunesse, façonnant les cerveaux au respect de sa propre autorité. Dans le domaine économique, la société autoritaire repose sur la propriété et la possibilité pour les possédants d'exploiter les producteurs.

Ces iniquités sont sa seule raison d'être et l'État, unité politique et juridique, a pour mission de les protéger. Il se borne à ce rôle. Cependant, l'idéal de certains ultra-étatistes serait de le substituer aux capitalistes et d'en faire l'unique exploiteur. À son autoritarisme, encore accru, viendrait alors s'ajouter son incapacité et les travailleurs, toujours exploités, verraient encore se resserrer les chaînes de leur esclavage.

Organiser la lutte de classes, pour préparer la révolution sociale, dans l'unique but de renforcer la forme centraliste d'un État, ne constitue pas une progression mais une tentative de réalisation d'une doctrine sectaire. Une révolution, dont l'objectif serait la suppression des classes et des iniquités sociales, n'aurait une portée logique et réelle qu'à la condition de rejeter tout pouvoir politique et de se baser uniquement sur la libre association économique des producteurs, la libre initiative et le développement intégral de chacun. Ces conditions renferment la réalisation d'un avenir meilleur.

Les esclaves brisant leurs chaînes ne seront

petres, donna quelques renseignements sur les détonateurs saisis.

C'étaient des détonateurs marqués S. B., initiales du fabricant, ils sont employés dans les travaux de mines et sont de vente courante. On en avait trouvé

révolte des marins de la mer Noire et de
larmes perlent aux yeux des assistants
lorsqu'il nous parle de son frère bien-
aimé et du martyre de sa mère, Feride.

